

# Onfray mieux d'y réfléchir un peu

---

vendredi 16 avril 2010, à 01:54

Suite à un débat autour de la psychanalyse à la télévision hier soir (jeudi 15 avril 2010), à partir de livre de Michel Onfray (philosophe) : "Freud : le crépuscule d'une idole" et du "Livre noir de la psychanalyse", virulente critique des TCC contre la psychanalyse. J'ai éprouvé le besoin de pousser un coup de gueule

Moi, je trouve que ça valait la peine : pour voir à quel point les psychanalystes présents ne savaient pas se défendre. Moi, j'aurais été le bon peuple devant la télé, je donnais raisons sans coup férir à Onfray et aux autres.

Tout le monde n'avait que Freud à la bouche. Or, répondre sur Freud, même en disant qu'il y a eu d'autres psychanalystes depuis, comme l'a fait Alain de Mijola, c'était donner raison à ce que dénonçaient les détracteurs de la psychanalyse : que tout repose sur une idole, ce qui a été porté à la puissance 10 avec Lacan. Mijola concluait même là dessus : l'homme, il a pu avoir des faiblesses, ce qu'il nous reste, c'est sa pensée. Et lui, Mijola, il pense ? On dirait pas, même s'il écrit des best seller.

Non, ce qu'il nous reste, essentiellement, c'est sa méthode, pas sa pensée ! Sinon, ce ne serait qu'un philosophe parmi d'autres ! Ce qu'a défendu Onfray d'ailleurs : Freud est un philosophe parmi d'autres. Sa méthode, à Freud, je rappelle : on confie au rêveur le soin d'analyser ses propres rêves, au sujet d'analyser ses propres symptômes. Ce que j'aurais répondu à Onfray : vous dites que la psychanalyse s'applique seulement au « cas » de Freud, et que sa théorie n'est qu'une généralisation abusive. Eh bien faites l'expérience, et vous trouverez en vous même le complexe d'Œdipe et la castration. Ça a l'air de vous scandaliser que l'Œdipe, ce soit le désir sexuel pour la mère ; que ce ne peut être que la déviation d'un cas particulier, l'homme Freud ; rassurez vous sur un forum de psychanalyse, je n'arrive pas à faire entendre que la castration et le phallus féminin sont parmi les fondements de ce qu'on trouve dans l'inconscient. Vous n'êtes pas le seul à ne pas vous rendre compte, vous êtes la majorité. Mais puisque vous dites que la psychanalyse n'est pas scientifique (Mijola, et l'autre, là-dessus, Millet, pas moufté un mot !) : mais la science c'est ça, c'est retourner au laboratoire, c'est-à-dire sur le divan pour remettre en question ce qu'il y a dans les livres, refaire l'expérience soi-même. Tant qu'on ne débat que des livres, Freud ou Pason est dans un débat entre philosophes ou entre religieux.

C'est là où le professeur belge était fort : il avait fait l'expérience, lui, il y avait cru, lui, en la psychanalyse, et il avait constaté ensuite dans une enquête scientifique que des gens étaient bien mieux après une TCC ! Pourquoi on ne le croirait pas ? Il peut bien n'avoir pas trouvé l'Œdipe dans son analyse, c'est bien son droit. Et d'autres peuvent bien n'accorder aucune foi au phallus féminin, à l'absence de représentation de la féminité dans l'inconscient ! C'est bien chacun sa croyance. Mais on peut en écouter quand même certains qui sur le divan, ont trouvé tout ça ! Et eux aussi, ils (elles) méritent d'être entendus ! Ça, ça vient direct du labo. C'est là où la psychanalyse est forte : ce n'est pas une science (pas d'universalité), mais c'est une science (chacun contribue à la forger au laboratoire du divan). La mathématique est entrée dans le XXème siècle en admettant le paradoxe : c'est là où c'est fort ! Et puis j'aurais répondu : le maître mot de la soirée c'était: ça guérit ou pas ? Ce sur quoi

insistait les « livres noirs », Onfray et même le journaliste : c'est ce qui intéresse le bon peuple qui, s'il veut guérir, a en effet meilleur temps de se diriger vers les TCC et autres EMDR : j'ai une amie qui pratique ça, elle obtient de résultats formidables en quelques séances. J'insiste, c'est une amie et je trouve qu'elle a raison de faire ce qu'elle fait. Je lui dis simplement, ce que je dis partout et que j'aurais dit à ces gens : mais, la psychanalyse n'est pas la médecine, donc elle ne guérit pas car elle ne s'attaque pas à des maladies et il n'y pas de patients, car ils ne sont pas malades. S'en tirer en disant, du bout des lèvres... oui, ça guérit, parfois, des petites névroses, c'est se foutre du monde. Il y a de très grandes détresses que la psychanalyse soulage (j'y inclus ce qu'ils appellent psychose grave, autisme...)... ça veut pas dire que ça guérit.

Mais tant que les analystes continueront à parler de leurs patients, de la guérison, des maladies, des catégories, névrose, psychose et perversion, j'en passe et des meilleures, évidemment, ils ne pourront pas empêcher le bon peuple de croire qu'il s'agit toujours de médecine. Tout simplement parce qu'en employant ces termes, ils montent qu'ils n'ont eux-mêmes pas franchi le pas, ils n'ont pas accompli la rupture épistémologique de la psychanalyse.

Il y avait un argument fondamental dans la bouche des TCC et surtout de ce prof belge qui avait été analyste : la doxa dit que lorsqu'un symptôme est guéri comme ça, par la suggestion, le comportement ou tout ce qu'on voudra, il réapparaît forcément. Et eux ils disent : mais non ça ne réapparaît pas ! C'est même mieux que ça : y'a plein d'autres symptômes qui disparaissent. Ça va de mieux en mieux !

Et pourquoi on ne les croirait pas ? Moi, je les crois. Ma copine qui pratique l'EMDR me dit la même chose, je la crois aussi. C'est parfait : ça laisse le choix aux gens. Freud a menti sur ses « cas » ? C'est possible ; mais sur lui, non (dans l'interprétation des rêves, dans l'analyse des actes manqués le concernant). Et ce prof belge je ne le soupçonne pas non plus de mentir sur lui et ses convictions acquises à travers une expérience. C'est toute la différence entre parler de « cas » et de parler de soi.

Mais, oui, Freud a aussi menti sur lui en faisant passer certaines analyses de lui-même pour des analyses de « cas ». Erreur qu'il faut reconnaître.

Et le choix de la psychanalyse, c'est autre chose. C'est faire le choix de chercher qui on est, quel but on a dans la vie, quelle voie choisir, qu'est-ce qu'on désire, qui on aime, pourquoi, etc : rien à voir avec la médecine, rien à voir avec la maladie, rien à voir avec la guérison. Alors, si on reste sur le terrain de la médecine, on est foutu d'avance. Même si on se réfugie dans le vocable « thérapie » : j'ai écrit comme ça une longue réponse à Olivier Grignon qui avait commis un truc défendant l'analyste comme thérapeute et réfutant la rupture épistémologique (sur le site du cercle freudien). La psychanalyse, c'est advenir comme sujet. C'est un peu plus exaltant que de se battre comme des chiffonniers autour de la guérison. Et le sujet c'est conflictuel. C'est pas seulement quelqu'un qui a un petit problème appelé "symptôme" dont il veut se débarrasser : ce symptôme est le témoin vivant du conflit et l'éradiquer, qu'il réapparaisse ou pas, c'est éradiquer une partie du sujet. En plus, il se trouve que ça soulage, la psychanalyse. Oui, j'ai obtenu des résultats moi aussi, pas toujours, pas tout le temps. Mais j'ai obtenu toujours et tout le temps ce résultat-là : les gens se connaissent mieux ; ils savent mieux se diriger dans la vie sachant qu'ils ne peuvent justement pas tout diriger. C'est pas une guérison, ça. A mon sens, c'est mille fois mieux : parfois, ça soulage bien plus que le symptôme pour lequel les gens sont venus, même si ça soulage... pas tout !

Si on ne trompe pas les gens sur la marchandise, les gens peuvent choisir : à condition qu'on sache leur expliquer ce qu'est la psychanalyse !

## Vrai ou faux ?

# D'un discours à l'autre sur la psychanalyse

---

vendredi 6 août 2010

Je suis très content de ce que Michel Onfray parle sur France culture. Etant d'un naturel paresseux, je n'aurais jamais trouvé l'énergie d'acheter son bouquin et surtout, de le lire. Avant de partir en vacances en faisant la cuisine, j'ai eu l'occasion de l'entendre. Au moins je vais savoir de quoi je cause quand je cause de lui.

Sous des dehors patelin et respectueux de l'adversaire, il cherche à donner l'impression de quelqu'un qui a lu Freud, ce qui montre à l'évidence à quelqu'un qui l'a lu que sa lecture était pour le moins tordue. D'avoir enquêté sur ses patients, il donne au public non averti l'impression de dévoiler quelques secrets bien gardés, alors que ce sont des secrets de polichinelle. Tous ceux qui ont un peu étudié la psychanalyse savent quel fût le destin de Dora et de l'homme aux loups. Pour ce dernier, en particulier, tout le monde s'accorde depuis longtemps pour dire que Freud a fait une erreur en demandant à la communauté analytique de lui offrir une rente à vie. Quant à l'homme aux rats, il a été tué pendant la grande guerre, et nul ne peut savoir quel aurait été son destin. Le président Schreber n'a jamais rencontré Freud, mais là aussi tout le monde s'accorde pour dire que son travail d'écriture, son autobiographie, c'est-à-dire quelque chose de proche d'une psychanalyse, lui a été salutaire.

Enfin sur le petit Hans, Michel Onfray a l'air sérieusement mal renseigné. Il semble n'avoir pas lu cette *cauda* ajoutée par Freud à son travail sur ce petit garçon, via son père, et dans lequel, rencontrant ce dernier devenu adulte, il put constater, à l'entendre, que celui-ci ne se souvenait même pas d'avoir fait une phobie quand il était enfant. Par ailleurs, nous savons que son ex-petit patient est devenu à Vienne un grand metteur en scène d'opéra. Une vie tout de même intéressante, certainement pas exempte de problèmes, comme toute vie, mais visiblement pas grevée par un symptôme qui était allé jusqu'à l'empêcher de sortir de chez lui. Ça, Michel Onfray, très prompt à dévoiler les cachoteries de Freud, oublie de le dire.

En ce qui concerne les 20 cm de gaze oubliés dans le nez de Dora (était-ce bien Dora ou est-ce que je confond avec un autre ?), oui, on peut le reprocher à Freud, mais pas au Freud psychanalyste : c'était le jeune Freud qui croyait encore aux théories de Fliess sur le rapport entre les organes génitaux et le nez. Là, il n'avait encore pas inventé la psychanalyse.

Je dois reconnaître à Michel Onfray de m'avoir apporté un élément que je ne connaissais pas : il paraît que Freud aurait recommandé pendant longtemps l'usage d'un drôle d'appareil qu'on rentrait dans l'urètre pour se masturber avec... et ceci jusqu'en 1920, c'est-à-dire longtemps après l'invention de la psychanalyse, souligne notre pourfendeur de dogmes. N'ayant aucune lumière à ce sujet, si quelqu'un en avait, je lui serais gré de nous en apporter... a priori et vu comme ça, c'est une coquecigrue, et si ça se révèle vrai, on peut dénoncer avec Michel Onfray de tels errements du père de la psychanalyse.

Le tintin de la pensée contemporaine nous explique tout pendant qu'il a lui-même été une victime de la croyance en Freud et en la psychanalyse : il aurait été embobiné en quelque sorte, puisqu'il nous dit qu'il avait lu Freud en son jeune temps et l'avait enseigné. Ce qu'il nous raconte est ce qu'il appelle un déniement. Il nous explique que, croyant en la psychanalyse, il aurait négligé de lire des attaques telles que *Le Livre noir de la psychanalyse*. Et puis, par souci éthique, un jour quand même, il l'a lu. Eh bien nous dit-il, lisez le : c'est vrai.

Or, que nous dit-il de Freud et de la psychanalyse ? Si on en juge par les arguments portant sur les fausses guérisons, il dit vrai partiellement, mais sans dévoiler aucune information qui ne soit discutée de longue date par les psychanalystes, tout en dissimulant la réussite que fût le petit Hans. En ce qui concerne la méthode, voici ce que nous dit le Don Quichotte de la philosophie : la psychanalyse serait une thérapeutique et Freud serait un philosophe, deux éléments que je trouve personnellement contradictoire mais passons, ça se discute. En tant que thérapeutique, ce serait le dévoilement de la motion refoulée, c'est-à-dire la prise de conscience qui serait selon lui, le ressort de la psychanalyse, ce dévoilement étant assuré par l'interprétation du psychanalyste. Or, si cela a été vrai du jeune Freud, il est largement revenu là-dessus. On dirait que notre bénédictin moderne n'a jamais lu tous les articles dans lesquels Freud exprime sa prudence, voire son revirement à cet égard. Notamment dans l'article *Des constructions en analyse*, dans lequel il recommande de passer de l'interprétation aux constructions qui reprennent de larges pans de la vie d'un sujet au lieu de se focaliser sur un moment de lapsus ou de rêve. On dirait qu'il n'a jamais lu ce moment où Freud indique que ce qui compte n'est ni le dévoilement, ni la prise de conscience, mais le fait que l'intervention de l'analyste permette au sujet d'amener du nouveau matériel. On dirait qu'il n'a jamais lu ces passages fondamentaux de *L'interprétation des rêves* et de *L'introduction à la psychanalyse*, dans lesquels il dit que c'est à l'analysant qu'on confie l'interprétation. À sa décharge, je dois dire que je n'ai pas beaucoup vu de psychanalystes se référer à ces passages. A vrai dire aucun... mais bon, pour quelqu'un qui se targue d'être sorti de la vulgate pour se plonger dans les textes, on se demande avec quel équipements de préjugés il s'y est plongé. La vulgate répandue par les psychanalystes eux-mêmes ?

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne sa façon d'avoir lu Freud, au niveau de ce qu'est la psychanalyse, notre mangeur de livres qui n'a jamais tâté du divan a tout faux. Cerise sur le gâteau, cette appréciation de Freud à la fin de sa vie : « la psychanalyse est plus une méthode d'exploration de l'inconscient qu'une entreprise thérapeutique ». Après avoir beaucoup insisté, il est vrai, sur l'aspect thérapeutique de la psychanalyse qui avait été longtemps son souci, c'est pour le moins une honnête reconnaissance de ce que la psychanalyse n'est pas la panacée que l'on dit qu'il aurait dite. Mais c'est bien plus que ça : en tant que méthode d'exploration de l'inconscient, c'est une entreprise dans laquelle un sujet se met au monde, ce qui n'est pas une panacée en effet, un sujet étant forcément divisé et donc obligé de se nantir de formations de compromis qui font que la guérison, si elle survient, ne le fait que de surcroît. Ce n'est pas un bémol, c'est au contraire la reconnaissance de ce que l'analyse est autre chose qu'une branche ratée de la médecine. Et donc, juger cette nouvelle discipline à l'aune thérapeutique est une erreur de champ, qui passe sous silence le fait qu'il peut être salutaire, pour un sujet, de confier son destin à d'autres mains que médicales, le but et les méthodes de la psychanalyse étant autre, tout en étant plus adaptés à ce que représente la lutte d'un sujet pour conquérir sa place dans le monde. Il ne s'agit pas d'éradiquer un bobo.

J'ai vu de grands auteurs bien plus connus que moi avaient déjà écrit d'impressionnants volumes contre Michel Onfray. Je ne les ai pas plus lus que l'auteur qui nous fait écrire ainsi, et je ne prétends pas apporter grand-chose, juste que c'est ma réaction personnelle à ce que j'ai personnellement perçu d'un conférencier entendu sur France Culture, qu'il faut remercier de nous donner l'occasion de l'écouter.

On trouve son livre dans le monoprix en bas de chez moi. C'est dire la popularité de l'homme. On n'y trouve par contre aucun ouvrage de psychanalyse pour contrebalancer, tandis que de nombreux psychanalyste s'expriment régulièrement sur la radio culturelle française. Nous sommes là devant un phénomène de société, où tout est jugé à l'aune de la médecine et du pouvoir thérapeutique, de cette dernière, nouvelle religion de masse. Comme disait Freud : on ne peut pas discuter avec un croyant. On peut lui laisser sa croyance, ce en quoi nous nous distinguons justement du champ religieux.

Je n'ai encore pas parlé de l'efficacité symbolique que notre bon rat de bibliothèque, qui a lu Lévi Strauss, reconnaît volontiers. Oui, dit-il, la psychanalyse peut avoir un effet (il est tolérant l'homme, il se paie même le luxe d'être nuancé !). La psychanalyse a un effet dit-il, mais ce n'est rien d'autre qu'un effet placebo : autrement dit, ce n'est pas sérieux, quoi ! On sait en effet en quel mépris la médecine tient l'effet placebo. Ce n'est pas noble, ça ne fait pas vendre du médicament. C'est encore un indice de l'aune à laquelle est mesurée la psychanalyse. Eh bien oui, l'effet de la psychanalyse, c'est un effet placebo ! C'est dans le transfert que ça se passe, on ne cesse de le claironner depuis que Freud s'en est aperçu. C'est ça qui est formidable justement ! Et c'est à un psychanalyste, Michael Balint, qu'on doit la découverte de cet effet : il n'en était pas moins médecin, et des gens comme lui, à cheval sur les deux champs, peuvent être grandement remerciés. Qu'on puisse émarger à deux disciplines différentes n'autorise pas à les confondre.

Oui, la psychanalyse marche en tant qu'efficacité symbolique, au même titre que les TCC, l'EMDR, les médicaments psychiatriques et bien d'autres soi-disant nouveautés qui seraient censées renvoyer la psychanalyse à un passé poussiéreux. Ce sont toutes ces techniques dites nouvelles qui y sont, dans le passé, ne se rendant pas compte que, toutes, elles ne sont que des variantes de la mise en œuvre de la *suggestion* développée dans l'hypnose et remise au goût du jour dans le siècle des lumières par Messmer et son baquet. On doit à Freud d'avoir fait le pas de laisser tomber la facilité de la suggestion – qui présente en effet une certaine dose d'efficacité – pour se lancer dans la découverte des mécanismes à l'œuvre dans cette efficacité, soit : le transfert et l'inconscient. Or, entre la suggestion (soyez guéri !) et la psychanalyse (qui êtes-vous ?) il y a un abîme qui ne permet pas de confondre l'un avec l'autre, ni de mesurer l'un avec les valeurs de l'autre.

Richard Abibon.

## Science et pas-science

---

lundi 9 août 2010

Je viens d'entendre encore une conférence de Michel Onfray par hasard, sur France-Culture, cette fois en sortant le linge de la machine. Celle-ci était consacrée aux contradictions de Freud. Freud a dit ceci et puis il a dit le contraire ; c'est pas sérieux, hein ?

Pourtant je me rappelle que dans la première conférence que j'ai entendue, Michel Onfray disait : j'ai cru en la psychanalyse, je l'ai même enseignée. Alors ? je vous laisse conclure.

Après, on peut entrer dans l'examen concret de ces contradictions.

Exemple, dans certains textes, Freud dit (*dixit* Michel Onfray) qu'il faut payer pour être guéri, et plus on paie cher, plus on a intérêt à finir son analyse vite, pour que ça cesse de coûter. D'un autre côté, il dit : on peut parfaitement faire de l'analyse gratuite dans les dispensaires. Notre parangon de justice en déduit ce qu'il appelle le cynisme de Freud : pour que la psychanalyse soit efficace, il faut payer, donc venez à mon cabinet. Dans les

dispensaires, si c'est inefficace, ce n'est pas mon problème. Ainsi traduit-il la pensée de Freud, en son langage. Or, il oublie encore une fois de dire que Freud avait répondu à la question : « pourquoi doit-on payer une analyse ? » par ce simple constat d'évidence : parce que l'analyste a besoin d'argent. C'est vrai de tout travailleur, il est simplement honnête de ne pas l'occulter. Maintenant, qu'il y ait dans certaines analyses (je ne dis pas dans toutes) des problèmes de dettes symboliques qui se règlent par là, c'est possible mais ce n'est pas une règle générale. Il y a toujours erreur à faire d'un procédé, utile en son temps, un dogme systématique. Mais il est vrai que la plupart des analystes exerçant en privé veillent beaucoup à ce que les gens paient le plus cher possible ; c'est de leur intérêt, mais quand ils en parlent, ils mettent surtout l'accent sur la dette symbolique, option que, perso, je conteste, faisant des prix adaptés aux revenus de chacun. L'essentiel de mon travail étant en dispensaire et gratuit, j'ai pu mesurer depuis des années à quel point il peut être erroné de systématiser cette affaire de dette symbolique. Justement : elle est symbolique, la dette !

Bref, je ne me fais pas une opinion sur ma pratique de la psychanalyse seulement à la lecture de Freud. Et ça, Freud lui-même le préconisait : qu'après lui, on invente.

Autre contradiction soulevée par notre logicien en herbe, la nature de l'inconscient : selon certains textes c'est du pur psychique, selon d'autres textes, c'est du neuronal. Pour cette dernière option, il fait allusion à « L'Esquisse pour une psychologie scientifique ». Or, il y a belle lurette, notamment grâce à Lacan, que nous avons appris une lecture possible de ce texte en termes de lettres et de signifiants. Oui, l'inconscient c'est du pur psychique, et Freud a mis du temps à s'en apercevoir. Oui, il s'est contredit, c'est-à-dire simplement qu'en avançant, comme notre mûrissant en philosophie, il a découvert autre chose... que pourtant on peut lire en filigrane, écrit à son insu dans ses premiers textes. Autrement dit, il y a quand même une cohérence au-delà de l'apparence de contradiction, à condition de ne pas lire les textes au pied de la lettre, mais, comme Lacan, d'en découvrir l'esprit.

Certes, Freud s'est pris à rêver un jour, au coin d'un texte, au jour où des médicaments pourraient régler tous les problèmes des névroses, rendant la psychanalyse inutile. Alors, nous dit notre pharmacologue en gestation, ça veut dire que Freud n'a pas perdu l'idée que l'inconscient était du pur physique, car, si une molécule peut guérir une névrose c'est bien qu'elle est purement physique. Ben là, il a raison. Aujourd'hui encore, on voit un jonglage incroyable entre médicaments et psychanalyse qui montre que les analystes d'aujourd'hui sont pris dans ce double langage. Personnellement je ne suis pas pour : oui, l'inconscient, c'est du pur psychique, c'est un effet du langage et de l'histoire de chaque sujet, c'est la source des névroses et des psychoses, ce n'est donc pas une molécule, quelle qu'elle soit, qui peut y apporter solution. Un sujet, le désir, ce n'est pas un effet de molécules, ce n'est pas un effet du trajet de l'influx nerveux dans les neurones. C'est ce que je lis dans toute l'œuvre de Freud, jusque dans son concept de pulsion assumé par lui comme somato-psychique, mais qu'il décrit, à son insu encore une fois, comme pur effet de grammaire (passif, actif, réflexif).

De là découle, toujours selon notre épistémologue improvisé, la contradiction entre science et non science : d'un côté « L'Esquisse pour une psychologie scientifique », de l'autre, des hypothèses, des hypothèses dites hypothèse mais qui deviennent vérité dans les pages qui suivent, bref, un discours incohérent et contradictoire. Certes, il y a là une contradiction. Freud s'est toujours voulu scientifique, c'était l'idéologie de son époque et c'est toujours la notre. Il a donc tenté de faire science, notamment en ayant l'honnêteté de dire quand il pensait s'être trompé et quand il changeait de discours ; notre charcutier de la pensée contemporaine prend même pour preuve de contradiction l'existence des deux topiques, dans un discours qui semble dire : le bonhomme, il ne sait pas ce qu'il veut, il ne sait pas où il va. Or, ces deux topiques par leurs existences sont très riches et permettent de faire jouer de nombreuses nuances dans l'appréciation des phénomènes décrits. Elles ne témoignent pas de

contradiction, car elles s'imbriquent l'une dans l'autre comme la théorie newtonienne s'inscrit dans la théorie d'Einstein.

Il est vrai qu'il a fallu attendre Lacan – et encore, le Lacan tardif - pour comprendre ceci : la psychanalyse est science et pas-science en même temps. Car la psychanalyse est le lieu où se dévoile le paradoxe, source de l'inconscient : c'est la raison même de soutenir ce paradoxe au niveau épistémologique afin de situer correctement la psychanalyse. En ce sens, la psychanalyse rejoint ce qu'on avait appelé un temps la reine des sciences, les mathématiques. Car cette discipline a rencontré le même problème que la psychanalyse, à la même époque où Freud découvrait l'inconscient : le paradoxe que Russel, Whitehead et Hilbert, ont tenté d'éradiquer, au même titre que le jeune Freud tentait d'éradiquer le symptôme, fruit du paradoxe de l'inconscient.

Le théorème de Gödel est venu apporter un démenti cinglant aux puristes des mathématiques : on ne peut éradiquer le paradoxe. Ce n'est même pas un mal dont il faut s'accommoder, c'est une nécessité du système. Freud s'est retrouvé devant le même constat qui l'a amené à l'invention de la pulsion de mort. Avec Lacan nous savons à présent qu'il s'agit du symbolique lui-même c'est-à-dire du système, comme le système des mathématiques. Autrement dit, ce théorème, conjointement à la démarche de Freud, nous fait perdre l'illusion d'un monde parfait, et dénonce par avance les illusions entretenues par les « nouvelles thérapies ». Plus largement, il dénonce l'illusion d'une science qui serait « toute ». Même la science, au niveau des fondements et de ses limites, n'est « pas-toute ».

Cela, notre ignorant de l'histoire des mathématiques n'en souffle mot.

Enfin, un élément du discours de notre lecteur assidu des correspondances m'embête fort. J'avais lu le « Psychanalyse et occultisme » de Freud, dans lequel ce dernier se montre très prudent, examine les faits qu'il a été amené à connaître et en conclut que, en l'état des connaissances, il n'y a pas de raison de croire en la transmission de pensée, la télékinésie et autres coquecigrues. Ça me convenait, et puis, patatras, notre fouineur de première trouve dans la correspondance de Freud des lettres où il indique qu'il y croit, mais qu'il ne faut pas le dire en public. Eh bien, ça ne me va pas du tout ; là, s'il s'avère que Michel Onfray dit vrai, je ne suivrai pas Freud sur ce terrain là, pas plus que sur sa rêverie de médicaments miracles.

J'en ai autant au service de Lacan d'ailleurs, dont je reconnais l'apport fondamental qui fût le sien, mais que je conteste vigoureusement sur certains plans. On peut aussi s'autoriser à penser, non ? C'est la dimension non religieuse de la psychanalyse, qui fait que nous ne sommes pas là pour accepter un dogme en son entièreté, mais pour examiner, critiquer, argumenter, et avancer, avec le doute épistémologique pour guide permanent.

10 août 2010

Comment ai-je pu oublier ? Il y a aussi cet inénarrable épisode sur la nature féminine... d'après notre chevalier de l'égalité, pour Freud, les femmes n'ont pas de pénis, vous vous rendez compte ? Et, conséquence qui nous est détaillée avec délices : la femme, pour Freud est inférieure à l'homme. Si, si, il l'a dit comme ça. Onfray, pas Freud. Il se trouve que, compte tenu de l'époque machiste à laquelle vivait Freud, on n'a pas vu plus ardent défenseur de la cause féminine à ce moment-là. Non par idéologie réformatrice, il ne mange pas de ce pain là, mais parce qu'il s'est bien aperçu que ces histoires de phallus et de castration, il s'en est aperçu le premier, ce sont des enfantillages. Mais d'un côté, ces enfantillages, s'ils s'accrochent, créant inhibitions, symptômes, et angoisses, d'un autre côté, lorsqu'on cesse de les dénier, ils permettent de se rendre compte que ce n'est nullement une question d'essence de l'homme et de la femme, mais de rapport inconscient. En tout cas, on doit à Freud quelques belles pages de défense et illustration de la cause féminine, notamment en faisant admettre à un monde ébahi que l'hystérie n'est pas qu'une affaire de femme.

Il me souvient ici d'une critique adressée cette fois par Luce Irigaray il y a déjà fort longtemps ( *Speculum de l'autre femme* ), dénonçant le machisme de Freud dans ce texte où il dit, selon Irigaray : « la femme est essentiellement masochiste ». Il suffit de se rendre au dit texte pour se rendre compte que Freud dit : « le masochisme est essentiellement féminin ». Et de donner en contexte des exemples masculins du dit masochisme. Masculin et féminin ne se confondent pas avec homme et femme : voilà une subtilité qui a échappé à bien des idéologues.

A propos de femmes, j'ai aussi oublié un autre point gênant. Autre contradiction souligné par notre défenseur des familles en détresses : d'un côté Freud recommande de ne pas accepter en analyse les membres de sa famille et ses proches, d'un autre, il psychanalyse sa propre fille. Oui, là non plus, ça le fait pas. Sur ce point, et sur ce point seulement, d'accord avec vous, Michel Onfray.

## 2011

---

09/08/2011

Les années passent et les étés reviennent, immuablement marqués par la présence envahissante de Michel Onfray sur France culture.

Je viens d'écouter Michel Onfray sur France culture ; encore une fois je suis épaté de la lecture qu'il fait de Freud, cette fois en comparaison avec la lecture qu'il fait de celle qu'en a faite Reich. Une lecture totalement tendancieuse qui fait de ses conférences une véritable tribune de désinformation. Ce que nous entendons revient à peu près à ceci : Freud est un bourgeois conservateur, pessimiste et antipathique, adversaire de tout progrès social. Il nous cite ces passages de Freud dans lesquels il est question de la nécessité du paiement pour alléger la dette symbolique du patient. Il est vrai que c'est repris à l'envi par les psychanalystes contemporains. Mais il oublie de citer cette première phrase de Freud, au moment de l'examen de ce thème : Freud, avec honnêteté, dit que, tout simplement, le psychanalyste doit se faire payer parce qu'il a besoin de vivre. Quand on travaille en privé, c'est ainsi. Qu'il y ait ajouté la question de la symbolique, c'est vrai, et c'est vrai aussi que c'est faux. J'y reviendrai, non sans avoir rappelé auparavant que Freud appelait de ses vœux la création de dispensaires où la collectivité prendrait en charge ceux qui ne peuvent se payer une analyse. Quand on y réfléchit, on se rend compte que c'est contradictoire : si le paiement est nécessaire à la guérison, comment penser l'efficacité analytique de tels dispensaires ? Freud s'était contenté de juxtaposer ses deux remarques contradictoires. Il n'avait, bien sûr, pas de solution. Et, ça c'est moi qui le dit, il avait peut-être compris l'impossibilité de se sortir parfois de la contradiction lorsqu'elle se présente. Mais Onfray en fait une prise de position anti progrès social visant à réserver la psychanalyse aux riches et à préserver l'ordre social.

Nous sommes aujourd'hui des milliers à pratiquer la psychanalyse dans de tels dispensaires, et si nous n'étions pas efficaces, je me demande qui viendrait nous consulter. Or nos consultations débordent. Tous les jours, j'ai des témoignages de gens qui me disent avoir besoin de leur séance et de s'en sortir nettement mieux avec cela, quoiqu'ils ne payent rien du tout. Forcément, ça, je peux le dire, car mon quotidien est assuré grâce au salaire que me verse la fonction publique. Je n'ai pas la nécessité de justifier des prix de séance exorbitants. Sur ce plan, Onfray a raison, mais ce sont plutôt ceux qui s'appuient sur ses réflexions et celles de



ses épigones qui tentent aujourd'hui de couper les ailes à la psychanalyse dans les dispensaires.

Quant au pessimisme de Freud qu'Onfray oppose à l'optimisme de Reich, il le fait reposer sur la pulsion de mort. Concept terriblement mal compris, par de nombreux psychanalystes ; on peut donc en faire difficilement le grief à Onfray. C'est là qu'on voit qu'il suffit d'un iota dans la lecture d'un texte pour l'entendre de l'oreille gauche ou de l'oreille droite surtout si on considère que tout est politique. Ce qui donc, rend sourd. Selon Onfray, la pulsion de mort est un concept biologique, c'est inscrit dans le vivant, dans les cellules, dit-il même, et le projet du vivant, c'est de retourner à la mort. C'est en partie vrai que Freud l'a écrit, sauf que lorsque Freud amène ce concept, c'est à la suite d'un triple constat clinique qu'il expose en tête de son texte, ce que Michel Onfray oublie de citer. Il ne cite que le développement que Freud opère après ce constat et que le père de la psychanalyse met bien sous le registre de la pure spéculation. Il ne dit pas comme ça, de manière affirmative : c'est dans les cellules. Ça, c'est la lecture d'Onfray. Il ajoute que c'est là dessus que Reich s'insurge, et semble partager la révolte de ce dernier.

Or, il y a une tout autre lecture possible de Freud, en lui laissant ses spéculations, puisqu'il les a posées ainsi, mais en s'appuyant sur son triple constat clinique qui, lui, est incontournable et que la moindre pratique, de nos jours, confirme avec éclat. Cette lecture est celle de Lacan : la pulsion de mort n'a rien à voir avec le biologique, puisqu'il s'agit du symbolique quand il est muet. Je parle du jeu du *fort-da* qui à aucun moment ne vient dans le discours de Michel Onfray. Il n'y a pas besoin de s'insurger contre Freud pour cela. Il suffit d'en proposer une autre lecture.

Michel Onfray reproche ainsi à Freud son pessimisme envers les grandes luttes sociales de son temps, en accentuant son caractère bourgeois et conservateur. Il oublie de dire que ce pessimisme allait tout autant à l'encontre des régimes autoritaires. Il faut se rappeler son texte essentiel sur la psychologie des foules. Celles-ci, pour Freud, sont aussi bien de droite que de gauche. Il ne s'intéresse qu'au mécanisme et il constate qu'il est bien le même partout, dans son analogie avec l'hypnose : le suivisme aveugle d'un leader, et les conséquences destructives que ça peut prendre. Ça n'empêche pas Michel Onfray d'asséner : Freud soutient les régimes autoritaires. Et le bon peuple d'applaudir : Onfray met en œuvre. Mais alors pourquoi les nazis brûlaient-ils les livres de Freud ? Mais alors que voulait donc la gestapo à ce vieil homme, en 1938 ? Il n'y a échappé que de justesse, grâce à l'intervention conjuguée et appuyée de Marie Bonaparte et des ambassadeurs français et américains.

Autre argument d'Onfray (je ne vais pas tous les aborder) il critique la clientèle de Freud, composée seulement de riches qui ont les moyens de se payer une analyse. Freud ne connaît pas les pauvres, dit-il. De plus, ajoute-t-il, Freud est un homme du passé qui ne s'intéresse qu'au passé, vivant entouré de statuettes égyptiennes. Onfray en déduit une fascination de Freud pour la mort. C'est un peu vite dit. Moi, je dis, par exemple : une fascination pour les mythes, car ils correspondent à ce que Freud entend sur son divan. Donc à un actuel qui donne argument pour l'existence d'invariants structuraux, ce que critique vivement Onfray, enfourchant la critique de Reich qui, lui, est un homme qui s'intéresserait à l'histoire contemporaine. Ainsi fait-il de Freud un homme de cabinet et un rat de bibliothèque qui ne voit pas ce qui se passe dehors.

Mais que fait Onfray lui-même ? Toute sa critique est purement littéraire. Il ne s'appuie sur aucune pratique autre que celle des livres. Hélas, la plupart des psychanalystes contemporains tombent aussi sous le coup de cette critique. Il nous dit, pour faire une psychanalyse, il faut certes d'abord être riche mais aussi être cultivé et pouvoir ainsi se référer à Sophocle et à Shakespeare, comme Freud et ses patients. C'est un reproche lourdement asséné par d'autres adversaires de la psychanalyse qui proposent des méthodes corporelles diverses et variées. Or, je peux témoigner d'une pratique, et dans cette pratique, d'avoir

toujours eu une certaine propension à faire prévaloir l'expérience du terrain à celle de mes lectures. Cette expérience, 34 ans en dispensaire, m'a mis en présence de foules d'ouvriers, de femme de chambres, de petits commerçants, de chômeurs de longue durée, et enfin de dits-autistes ne disposant même pas de ce bagage essentiel, le moindre trognon de parole. Je peux dire avoir retrouvé partout la fameuse structure, Œdipe et castration, à condition de l'abstraire avec un peu de topologie. J'en déduis - oui c'est une déduction pas un postulat a priori issu de mes lectures- à une indépendance de cette structure par rapport à l'histoire, à la géographie, à la classe sociale et aux moyens financiers.

Et je ne dis pas qu'il faut le prendre comme un dogme immuable. Ça se discute, car il faut se méfier de tout « dernier mot » sur un sujet de la même façon que des « grands principes ». Je dis juste qu'il y a une furieuse aversion d'Onfray pour Freud, pour qu'il fasse ainsi valoir systématiquement un côté du personnage sur un autre.

Encore un mot sur une assertion d'Onfray qui m'a fait bondir : Freud aurait, dans toute son œuvre, combattu vigoureusement l'homosexualité, le droit au bonheur, la libération sexuelle, le principe de plaisir. Je n'ai jamais lu Freud ainsi sur aucun de ces points.

Le principe de plaisir : pour Onfray, Freud aurait dit : il faut le sacrifier au nom du principe de réalité. Moi, j'ai lu que Freud s'était rendu compte que tout sujet s'aperçoit qu'il faut parfois, pour parvenir au plaisir, accepter le détour par un principe de réalité. C'est pas du tout la même chose, c'est même le contraire. Il est vrai que lorsqu'on entend le discours de certains psychanalystes contemporains sur la jouissance, qui semble un principe à combattre absolument, on ne peut pas lui donner totalement tort.

Sur la libération sexuelle, il m'a toujours semblé lire dans Freud qu'il trouvait les mœurs de son temps trop rigides, mais qu'il était pessimiste sur une libération totale, car le refoulement, s'il est un effet de la civilisation, est surtout le produit de pulsions contradictoires, issues de cette structure, Œdipe et castration. Nous avons maintenant le recul pour le constater : dans une certaine mesure, la libération sexuelle a eu lieu et elle n'a pas libéré l'humanité de ses névroses, elle n'a fait que déplacer le problème.

En ce qui concerne l'homosexualité, Onfray pense avoir lu qu'il s'agissait d'une fixation à un stade antérieur à la castration, ce que Freud nommerait perversion et aurait donc combattu vigoureusement. Il oublie encore une fois l'essentiel : que Freud a ajouté que tout enfant était un pervers polymorphe et que l'inconscient était l'infantile en nous. Je ne vois pas au nom de quoi il aurait combattu quoi que ce soit, si ce n'est à sortir la psychanalyse d'une vision du monde, en la laissant autant que possible dans une neutralité bienveillante.

La progression du discours d'Onfray, toujours calme, toujours truffé de citations, apparemment hyper documenté, se refusant à tout extrémisme, contribue à dissimuler dans sa forme, le fait de tous ces oublis que j'ai été obligé de réparer afin de remettre un peu les pendules à l'heure. Mon travail n'est ici que minuscule par rapport à tout ce qu'il faudrait faire pour répondre à Michel Onfray ; malheureusement ma voix est si petite, par rapport aux portes voix dont il dispose. Au moins aurais-je réagi dans ma petite mesure...

13/08/2011

Je ne vais pas me fendre d'un nouvel article à chaque conférence de Michel Onfray. Juste quelques éléments issus des deux dernières. L'une d'elle était consacrée à la critique faite par Reich à l'égard de « Totem et tabou ». Je ne vais pas reprendre une à une les 12 « remarques » soigneusement égrenées, car toute l'argumentation tient à prendre le mythe freudien pour une réalité et à la critiquer au nom de la réalité. Il agit ainsi de la même manière qu'à l'égard de la pulsion de mort en la prenant pour une réalité biologique alors que Freud la posait comme pure spéculation. En effet, Freud pose son histoire de meurtre primitif du père clairement comme un mythe, c'est-à-dire une histoire purement inventée mais reflétant la

structure de la société humaine, non seulement en fonction de ce qu'apporte l'anthropologie mais aussi la psychanalyse. La critique avancée par Reich consiste à dire : Freud pose que la société originaire est patriarcale, or, c'est faux, nous savons qu'elle a été matriarcale. D'abord ça se discute, ensuite ça n'a aucune importance puisqu'il ne s'agit pas de paléontologie, mais de mythe. Autre argument : Freud pose cette horde comme unique. Or il est clair qu'il y a eu plusieurs peuplades humaines éparpillées un peu partout ; le meurtre du père n'a pu se produire partout ni partout à l'identique. D'abord ça se discute aussi, ensuite même chose : on vous parle d'une horde MYTHIQUE, pas de la réalité de ce que furent les premiers hommes. Et ainsi de suite : le banquet cannibale et sa succession, la consommation des animaux du sacrifice et du corps du christ ne concernent pas le meurtre du père : les hommes avaient faim et avaient besoin des animaux pour se nourrir, donc l'animal devient un dieu parce qu'il nourrit.

Ce qui est posé sur le plan du fantasme (un mythe est un fantasme collectivement partagé) est dénoncé avec des arguments historiques et économiques.

C'est le même débat qu'entre créationnistes et évolutionnistes. Les créationnistes croient à la réalité d'un mythe et les évolutionnistes leur répondent qu'ils ont tort au nom de la réalité historique. On n'est pas sur le même plan mais on croit y être, d'où un malentendu fondamental.

Ceci dit on retrouve la même chose encore au sein des psychanalystes : il y en a pour dire encore, au nom d'un féminisme de bon aloi : cette histoire de castration, c'est des coquecigrues freudiennes ; nous, nous dépassons le roc de la castration nous allons plus loin : enfin ! La femme n'a pas de pénis, mais elle a un sexe féminin tout à fait bien formé donc nous voyons bien que les thèses freudiennes ne sont que des bêtises issues de son milieu bourgeois et de son époque. C'est exactement l'argumentation de Reich. C'est l'argument des gens qui n'ont pas pu faire la différence entre le fantasme et la réalité et qui, dans ce cadre, ne veulent rien entendre du fantasme.

Ceci dit à la fin de sa dernière conférence de vendredi j'ai noté chez Michel Onfray un certain athéisme de bon aloi. Il nous rappelle l'étymologie de « païen » : ça viendrait de pagan qui viendrait de « paysan ». Le païen, c'est le paysan qui interprète la nature en voyant des dieux partout. Peu m'importe la justesse de l'étymologie, je trouve que ça présente quelque bon sens. La culture, nous dit-il, elle vient de là, elle vient de l'agriculture, qui est en effet au fondement des civilisations. On cesse de voir la réalité comme elle est, mais on l'interprète, on en fait des représentations : ça, c'est tout simplement le passage au langage (c'est moi qui ajoute, là). Mais c'est utile, parce que c'est aussi comme ça qu'on a fini par comprendre que pour que la terre produise, il faut l'ensemencer et y amener de l'eau, d'où politique d'économie des semences et techniques d'irrigations. Avec toute la mythique sexuelle qu'on pourra y ajouter ou qui l'aura précédée, ça je n'en sais rien (ça aussi, c'est moi qui ajoute).

Or nous dit Michel Onfray tout change avec les monothéismes : la culture cesse d'être agriculture, mais culture du livre. On passe sa vie à interpréter, non plus la nature, mais le livre.

Eh bien, c'est surtout cela qu'il combat en combattant la psychanalyse : c'est qu'elle est devenue une religion dogmatique du livre. C'est pourquoi il attaque le Livre, l'œuvre de Freud. Et là, il a raison, non de s'attaquer au Livre, mais de ce qu'on en a fait. Au lieu de s'intéresser à la « nature » (ici je fais bien entendu une métaphore) c'est-à-dire ce qui se passe dans l'inconscient, on s'intéresse uniquement à interpréter et réinterpréter l'œuvre du Maître, ou des maîtres qui l'ont suivi. D'une manière générale, les argumentations ne puisent que dans les livres. Une exception : la psychanalyse anglo-saxonne, à la suite de Mélanie Klein.

Alors, Michel Onfray attaque la psychanalyse avec une mauvaise argumentation, allant de la vie intime de Freud dont il dénonce un certain amoralisme, à la « réalité » comme

contrevenant aux thèses freudiennes. Il dénonce le fond sans se placer sur le plan de ce fond, au nom de la forme, sur lequel il a raison puisqu'en effet, il y a eu dogmatisation et mise en religion de la psychanalyse.

C'est pourquoi il y a intérêt à l'écouter et à comprendre son argumentation pour mieux la dénoncer au lieu de vouloir lui interdire la parole comme le souhaiterait certains... au nom de l'anathème sans doute ?